LES DEBUTS DU TOURISME SUR LA COTE D'AZUR ET LES CONSEQUENCES DE LA « DEDITION » DU COMTE DE NICE

Pierre GOUIRAND

La reine Jeanne, comtesse de Provence et reine à Naples, n'eut pas d'enfant. Elle désigna d'abord pour lui succéder un de ses parents, Charles de Duras, de la

branche hongroise de la maison d'Anjou, mais brouillée avec lui, elle adopta en 1380 Louis duc d'Anjou, frère de Charles V de France. La mort de la reine en 1382 provoque entre l'héritier naturel (son cousin Charles de Duras) et l'héritier par adoption (le duc d'Anjou) une lutte pour la domination des territoires. Alors que les Anjou assurent leur pouvoir dans la majeure partie de la Provence, les Duras, en butte à des difficultés dans le royaume de Naples, ne peuvent intervenir dans les pays de Nice et de Barcelonette qui leur sont restés fidèles. Leur sénéchal, Jean de Grimaldi, seigneur de Beuil s'entend avec le comte de Savoie, Amédée VII, désireux de donner à ses Etats une fenêtre sur la mer. Une petite armée arrive jusqu'à Nice pour la protéger des Anjou et la ville le 28 septembre 1388 conclut sa dédition à la maison de Savoie. Le comté de Nice reste savoyard jusqu'en 1792. Les armées révolutionnaires entrent alors à Nice qui devient chef lieu de département français. Le Traité de Paris du 30 mai 1814 rend le comté de Nice au roi de Sardaigne. Toutefois, un ensemble de raisons : la suppression du privilège de la franchise du port de Nice par Cavour, mais aussi sa stratégie anti-autrichienne, le mécontentement de la population qui voit la France de Napoléon III s'enrichir, amène une négociation qui aboutira au rattachement définitif de Nice à la France en 1860. Cette épisode historique va avoir un certain nombre de conséquences du point de vue touristique.

Les relations difficiles qu'entretenait la royauté française avec la couronne britannique incitèrent les Anglais à choisir de préférence le comté de Nice sous domination sarde comme lieu de résidence hivernale, plutôt que la Provence. Toutefois les relations commerciales, tout comme l'alliance diplomatique nouée au XVIIe siècle entre l'Angleterre et le comté de Nice, n'avaient pas amené l'installation d'une colonie. Le consul d'Angleterre est encore un sujet du duc de Savoie. Les seuls « touristes » recensés sont lord et lady Cavendish qui séjournent à Nice en 1731. Le tournant décisif semble être la présence d'unités anglaises dans le comté pendant la guerre de succession d'Autriche 1743-1748. A partir de là on voit des membres de l'aristocratie anglaise venir régulièrement à Nice, lady Cavendish. Le duc de Gloucester en 1760, le duc de Bedford, lady Fitzgerald, la duchesse de Cumberland en 1764, et la veuve du duc d'York, frère du roi, consacre Nice comme lieu de villégiature privilégié.

Mais le véritable lancement est l'œuvre d'un médecin, homme de lettres écossais, Tobias Georges Smolett qui séjourna Nice de 1763 à 1765 où la faculté lui avait prescrit d'aller soigner sa « scrofulose » . A son retour à Londres il publia en 1766 un ouvrage intitulé *Voyages à travers la France et l'Italie avec une description particulière de la ville, du territoire, et du climat de Nice* en deux volumes. Il n'y est d'ailleurs pas tendre pour les autochtones : « les aubergistes sont rapaces et fraudeurs, les servantes paresseuses et négligeantes, quant au menu peuple il est tout juste bon pour se chauffer au soleil ». Malgré cela il sollicite auprès de lord Shelbourne le poste de consul à Nice, qui lui fut refusé par prudence, car on pensait que les habitants l'assommeraient à la suite de ses commentaires. A la suite de ce livre un grand nombre de « scrofuleux » anglais vinrent sur la Côte pour se soigner, courant touristique entretenu par un autre médecin des années 1820, J.B Davis. Depuis on a bien sûr découvert qu'au contraire le climat était nuisible aux tuberculeux et nul n'a jamais pu savoir combien de ses compatriotes le bon docteur Tobias Smolett a tué.

La période sarde est la grande époque de la résidence britannique. Il y a les malades mais aussi bien d'autres. Le quartier ouest de Nice, La Croix de Marbre , qui avait été édifiée pour commémorer la rencontre le 21 juin 1538 de Charles Quint et du pape Paul III au cours de laquelle ils signèrent la courte trêve de Nice, est appelé le «Newborough » : le nouveau quartier ou le Petit Londres. En 1821, le roi Charles Félix

y autorise la construction d'une église anglicane et en 1822, le révérend Lewis Way pour soulager la population de la misère, paya avec son frère des mendiants pour construire un chemin au bord de mer, chemin qui a été baptisé la Promenade des Anglais en souvenir du bienfaiteur. Un théâtre est construit en 1853 et le carnaval devient peu à peu l'attraction de la saison d'hiver.

Depuis des temps immémoriaux il y avait pour le Mardi Gras à Nice des défilés populaires. L'intermède révolutionnaire 1792 - 1815 supprima ces réjouissances, et c'est en fait la cour sarde qui redonna vie à la tradition. Les souverains à partir de 1821 prennent l'habitude de quitter le froid de Turin pour venir comme les Anglais passer l'hiver à Nice. Pour les distraire on pense à ranimer les défilés populaires. La bourgeoisie y participe, les breaks mêlés aux charrettes, les bourgeois lancent à la foule des cigares et des bonbons. Il y a 50 équipages en 1830 ils seront 200 environ en 1859. Les défilés sont devenus célèbres à la veille du rattachement, et dans la tribune aux côtés des souverains sardes il y a la tsarine, Louis 1er de Bavière, et le roi de Wurtemberg. En 1870 la chute de l'Empire entraîne l'arrêt du carnaval. Afin de réattirer à Nice sa clientèle, un jeune Niçois a l'idée de créer le premier comité des fêtes en 1873. Ce comité de 36 personnes a pour tâche de réorganiser un carnaval pour plaire aux touristes. Le char du carnaval, le roi en carton pâte est créé en 1882. La première bataille de fleurs qui permet aux bourgeois de participer pleinement à la fête date de 1876. En 1884 le circuit du carnaval est étudié pour passer devant les grands hôtels afin que tous les hôtes en profitent et la tradition s'est maintenue.

En ce début du XIX siècle on a surtout affaire à un tourisme de villas, qui sont construites et vont être construites pour être louées à des familles d'hivernants. Déjà vers le milieu du siècle on dit que du mois de novembre au mois de mai, la ville n'est plus qu'une vaste hôtellerie. En 1847 la ville compte environ 30 hôtels. Le tourisme est tellement anglais qu'Alexandre Dumas rapporte qu'en 1840 quand il demande au propriétaire de l'Hôtel d'York la nationalité de nouveaux arrivants qui n'étaient manifestement pas anglais, il s'entend répondre : « ce sont certains anglais, mais je ne saurais dire s'ils sont français ou allemands ». Etre anglais voulait dire être un touriste.

En novembre 1834 lord Brougham, grand chancelier d'Angleterre, chef du parti des Whig se présente à la frontière du comté de Nice, le Var, pour aller passer comme bon nombre de ses compatriotes l'hiver à Nice. Quelle n'est pas sa surprise de se voir refuser l'entrée du comté. Il tempête, rien n'y fait. Le choléra sévit en Provence, les niçois veulent se protéger, on n'entre plus. Au passage il avait remarqué une bourgade, Cannes. De Saussure qui l'avait traversée en 1787 n'y avait trouvé que trois rues. Devant le refus des douaniers, le lord reprend alors le chemin d'Antibes. Il s'enquiert d'une auberge ou d'une maison à louer, on lui parle d'un château : le Château-salé. Toutefois le propriétaire, un certain Servelle, prétextant une prétendue valeur historique, demande un tel loyer que Brougham ordonne à son cocher de pousser jusqu'à Cannes, petit port de pêcheurs de 3000 habitants. Il s'installe à l'unique auberge, l'auberge Pinchinat, et lord Brougham, non seulement va passer l'hiver à Cannes, mais il va s'y établir pour trente ans et y mourir.

Stephen Liegeard nous dit que « Cannes peut se targuer d'un soleil forgé tout exprès pour les duchesses ». On va aussi y construire des somptueuses villas : le château de la Bocca, la villa Eléonore Louise, la villa Victoria qui hébergera sir Charles Murray, ex vice-roi des Indes etc. Sans oublier la villa Montfleury où mourra Alexis de Tocqueville en 1859.

En 1860, il y a à Cannes plus de 200 villas et hôtels et les hivernants se promènent sur le chemin de la Croisette qui est édifié cette même année avec la terre et les débris de rocher provenant du creusement des tranchées de la ligne du chemin de fer PLM, revendus à la municipalité 0,06 centimes le mètre cube. Un premier hôtel y avait été construit en 1858 par un certain Gonnet (cet hôtel Le Gonnet et de la Reine vient d'être démoli). Mais la construction des hôtels n'emporte pas tous les suffrages. Liegeard rapporte aussi qu'une belle villa, l'Eden, est passée entre les mains d'un monsieur Ellmer qui vient d'y élever une hôtellerie, la plus belle peut-être du littoral, mais, dit-il, hélas, une hôtellerie, et il rajoute, ce que nos écologistes ne rejetteraient pas : « le lourd brodequin du Yankee va encruster ses clous dans le sable qu'effleurait à peine le soulier de satin de la patricienne disparue ...c'est la vie». Ce qui prouve qu'à toutes les époques on a su défendre l'environnement et que l'on se méfie un peu du tourisme qui allait devenir le tourisme de masse. Parmi les soixante hôtels on cite le prince de Galles encore plus britannique que les trois quarts de ses rivaux pourtant fort britannisés. C'est là que descendait l'héritier de la couronne britannique. Prosper Mérimée fut aussi un hivernant assidu de Cannes tout comme l'Empereur Don Pedro II d'Alcantera membre de l'Institut de France qui vint y passer plusieurs hivers. Exilé il s'y consola en faisant des vers en provençal, langue qu'il parlait parfaitement.

En 1856 l'impératrice douairière de Russie Alexandra Feodorovna, veuve depuis un an du tsar Nicolas 1er vint à Nice. Elle vient d'une capitale qui a connu l'humiliation, la guerre de Crimée s'est achevée en septembre sur la défaite des armées du tsar. Les vainqueurs, Anglais, Français et Turcs ont imposé aux Russes le traité de Paris qui limite le libre passage des détroits à la flotte impériale, or la politique russe exige une présence navale en Méditerranée. La tsarine est venue négocier avec les Sardes l'autorisation pour la flotte russe d'hiverner dans la baie de Villefranche et en octobre 1858 le gouverneur de Turin cède temporairement la darse aux Russes pour y établir un dépôt de charbon et un hôpital. La flotte y était installée depuis le 10 mars 1857.

En présence des grands ducs Constantin et Michel, des grandes duchesses Hélène et Olga, du mari de cette dernière le roi de Wurtemberg, l'Impératrice Alexandra Feodorovna passe l'hiver à Nice. Elle inaugure le boulevard de l'Impératrice (boulevard Stalingrad, puis Lech Walesa aujourd'hui). Le 16 novembre 1858 le baron Von Taube prend possession de Villefranche. C'est le début de la présence des Russes à Nice et grâce à la tsarine la saison d'hiver 1859 à 1860 sera des plus réussies. Sa bru, Olga Eloise épouse de son dernier fils Michel lui rend visite à la villa Bermond. La seconde tsarine viendra aussi à Nice en1864, Maria Alexandrovna épouse d'Alexandre II et le tsarevitch arrivent aussi à Nice le 13 novembre où d'ailleurs il mourra. Grâce aux séjours des deux tsarines, Nice vit donc se regrouper toute la famille impériale, dont la présence entraîne avec elle non seulement la cour mais aussi tous ceux qui avaient besoin d'être en contact avec les souverains. En effet à Nice les barrières tombent, les « Grands » étant beaucoup plus accessibles que dans leurs propres pays.

Tolstoï dans « Anna Karenine » fait dire au comte Wronsky au cours d'une conversation avec Kiti Scherbatsky dans laquelle il est question de la terre russe : « je n'ai jamais senti tellement mon attachement à la terre russe qu'au cours d'un hiver que j'ai passé avec ma mère à Nice » et il ajoute « Nice est triste par elle-même ». Nietzche aussi promènera son génie tourmenté à Nice et à Villefranche, et c'est la fille d'émigrés russes, Marie Bashkirtseff qui avant de mourir à vingt ans écrira un des plus beaux journaux de littérature universelle dans lequel elle chante la magie du mois de mai à Nice.

La fin du XIXe est une époque de construction et de développement. La région niçoise était essentiellement agricole et le travail des paysans n'était guère différent de celui que décrit Hesiode sept siècles avant notre ère. Ce qui allait être une bénédiction, le soleil, un climat tropical avec quatre mois de sécheresse, était une calamité. Le pays n'avait pas participé à la révolution industrielle. Il n'y avait pas, ou presque, de bourgeoisie, mais les habitants vont s'enrichir en vendant leurs terrains. Les capitaux pour construire villas et hôtels viendront, comme la main d'œuvre, de l'étranger. En 1903 par exemple on compte à Nice 20 000 travailleurs étrangers dont 17 500 piémontais. Ce qui permet le grand essor du tourisme c'est l'arrivée du train en 1864. Au début des années 1900 il ne faudra que 30 heures pour venir de Saint Petersbourg et depuis plus de dix ans on était à moins de 24 heures de Londres.

Depuis le rattachement du comté à la France en 1860 on a une région touristique dont le grand centre reste Nice. De 1863 à 1874 le nombre d'arrivées en gare de Nice est passé de 106 000 à 310 000. Dans les années 1880 on estime à 22 000 le nombre d'hivernants, c'est-à-dire de ceux qui faisaient de longs séjours et pendant la semaine de pointe, l'effectif supplémentaire est évalué à 30 000. En 1880 il y a encore plus de touristes en villas (il y en avait 2500) que dans les hôtels, tendance qui va s'inverser. En 1877 il y a à Nice 64 hôtels, 83 en 1892, 128 en 1900 et 182 en 1910. Parmi ceux-là, le Regina conçu par l'architecte Biasini, qui avec 600 chambres est peut-être le plus grand du monde à l'époque. La prospérité est indéniable mais les municipalités ont besoin d'argent pour s'équiper et on relève bizarrement que l'on a levé une taxe sur les recettes de la prostitution. Nice est incontestablement dans les dernières années du XIXe siècle la capitale d'hiver du monde. Napoléon III y était venu en 1860, les Russes y séjournaient régulièrement, Louis Ier de Bavière après son abdication y vient de 1862 à 1868, le duc régent de Hesse Darmstadt, le grand duc de Bade et à la veille de la guerre de 1870 le prince Charles de Prusse sont aussi à Nice comme Léopold II de Belgique arrivé en 1865. Mais dans les années 1890 ce sont encore les Anglais qui tiennent la place de choix. Victoria, la plus grande souveraine du monde, celle qui règne sur un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, vient une première fois à Nice en 1895, puis quatre années de suite de 1896 à 1899. Elle loue toute une aile du Regina et les Niçois la voient dans sa petite voiture tirée par son âne Jacko précédé de son piqueur qui crie : « la reine passe ». Il y a la même année, outre les Russes, Oscar II de Suède, le prince héritier du Danemark, la reine douairière du Portugal, le roi des Belges et bien d'autres. La politique du monde se règle à Nice. Il en sera ainsi jusqu'à la veille de 1914. Tout ce monde résidera dans les grandes villas de la Promenade des Anglais où il y a aussi de grands hôtels dont le Westminster construit en 1880, l'hôtel des Anglais, le Méditerranée, le Negresco et le Ruhl construits en 1912 et 1913, le Carlton à Cannes, ou dans d'imposants « châteaux » comme celui de Valrose, que fit construire le baron Von Der Wies, et où il y avait un théâtre pouvant recevoir 500 personnes avec un orchestre à l'année de 70 musiciens. On a affaire à un tourisme des grands de ce monde mais qui amènent avec eux toute une population de courtisans ou de fonctionnaires ou encore de gens plus modestes qui veulent profiter de l'ambiance et de la saison et qui remplissent pensions et petits hôtels qui sont aussi très nombreux.

Au cours de cet avant guerre, d'autres stations se sont aussi développées. En 1841 à la mort d'Honoré V, la couronne de Monaco échoit à Florestan, charmant mais peu intéressé par le gouvernement, c'est sa femme Caroline qui gouverne. Monaco vivait plus ou moins bien du commerce des citrons mais en 1847 Menton et Roquebrune se sont déclarées « villes libres et indépendantes » la principauté perdit ainsi 9/10 de ses revenus. Caroline cherchait par tous les moyens à sauver la

principauté de la faillite quand elle eut l'idée du jeu. Elle expédia son secrétaire à Baden Baden où un Français, Benazet venait d'avoir la concession du casino. Eynaud le secrétaire revint enthousiaste et le 26 avril 1856 deux Français Langlois et Aubert reçurent le privilège des jeux à Monaco pour 35 ans, moyennant l'abandon au prince de 25% des bénéfices avec un important minimum garanti. Ils s'engagèrent aussi à ouvrir un établissement de bains de mer, un hôtel, des villas et à créer des services de bateaux et d'omnibus entre Monaco et Nice. Mais le succès ne fut pas immédiat. On raconte que du 15 au 20 mars 1857 il n'y eut au casino qu'un seul joueur et il gagna deux francs. L'affaire passa en différentes mains et après maintes péripéties échut à celui que l'on appelait le « sorcier de Hombourg », car il y dirigeait avec succès le casino : François Blanc. Né sous l'Empire, fils de petit fonctionnaire, il avait avec son frère arraché au Landgrave de Hesse la concession du casino de Hombourg et en avait fait un lieu à la mode. Il y inventa la roulette à un seul zéro. Le 2 avril 1863, le nouveau prince Charles III lui cède la concession des jeux pour cinquante ans. C'est le début de la prospérité, en quelques années 19 hôtels dont l'hôtel de Paris, 80 appartements meublés, 116 villas surgissent de terre. Le trajet Nice-Monaco se fera en moins d'une heure par le train peu après en 1868. En 1866 on cherche un nom pour la nouvelle ville on pense à Albertville, Charleville, finalement on opte pour le Mont Charles-Monte-Carlo. On vit au casino toute l'aristocratie qui hivernait sur la Côte. Le duc de Hamilton, lord Stratford etc. En 1872 Charles Garnier, l'architecte de l'opéra de Paris trace les plans de celui de Monaco. Le prince de Galles avait dit parlant des jeux « que ce soit le rouge ou le noir qui sorte, c'est toujours Blanc qui gagne ». Camille Blanc succéda à son père et la fête continua. En 1911 les Ballets russes s'installent à Monaco, la même année le rallye automobile est créé. On construisit un golf au Mont-Agel et en 1913 a lieu la première compétition internationale d'aviation le grand prix des hydro-aéroplanes ; la Belle Otero y connut sa première célébrité.

Par ailleurs en 1892 le peintre Paul Signac le maître du Divisionnisme avec d'autres artistes amis : Matisse, Van Dongen, Urbain, Bonnard, Marquet, Camoin, Dunoyer de Segonzac, fonde à Saint-Tropez l'Ecole Méditerranéenne. La cité du bailli de Suffren sera rapidement fréquentée par les artistes et les écrivains : Ernest Renan, Alphonse Karr, Maupassant, René Bazin, Colette.

Antibes aussi était devenu célèbre. Bonaparte promu général y avait installé sa famille. Jules Vernes y écrivit *20 Mille lieux sous la Mer*. Plus tard ce sera aussi le refuge de grands artistes. Picasso de qui son propriétaire refusa un tableau et qui fit gratter les fresques peintes par l'artiste sur les murs de la maison qu'il lui avait loué.

Vallauris, petit village sur les collines, était aussi devenu célèbre grâce à un maître potier imaginatif, Clément Massier qui innova dans l'émail des teintes et qui obtint un grand succès à l'exposition de 1899.

Menton bien que ne connaissant pas les fastes aristocratiques des autres villes sort de sa léthargie, on y crée des hôtels, l'impératrice Eugénie résidant au Cap Martin où en 1894 elle reçut la visite de Sissi, Elisabeth d'Autriche.

C'est cette époque extraordinaire , son faste , ses célébrités, qui va sceller à jamais le destin de la Côte d'Azur et que l'on prendra désormais pour référence. Malgré la démocratisation du tourisme on pense toujours avec nostalgie à cette époque quand on évoque la Côte d'Azur. La guerre de 1914-1918 marque la fin de cette époque.